

Case Studies

Alaric KOHLER
Université de Neuchâtel (Suisse)

Processus rhétoriques et psychosociaux d'un « débat émotionnel » à l'occasion d'une indignation féministe

Rhetorical and Psychosocial Processes Regarding an Emotional Debate Caused by a Feminist Outrage

Abstract: Following several feminist outrages in media, a reader's letter provokes an exceptional debate in a Swiss daily newspaper: It is one of those "emotional debates" that can seem discouraging, or even unsolvable. This article focuses on the rhetorical and social processes involved in such a debate. After a brief presentation of the main configurations of the antagonistic positions, the analysis reveals the way in which shifts in emphasis (*éclairage*) of the subsequent texts aim at the readers adhering, without seeking to convince them by detailed examinations of arguments from both sides, and a rigorous refutation of the weaker position. Hence, in the course of the interventions, the debate evolves towards some kind of conformism, eliminating extreme positions, to the detriment of a socio-cognitive resolution of the initial issue.

Keywords: argumentation in context, conformism, « hot debate », new rhetoric, natural logic, feminism, sexism

1. Introduction

Des événements récents suscitent un débat exceptionnel par son ampleur et son sujet: une indignation féministe provoque des manifestations dans la rue (notamment devant le siège du journal), quelques déprédations, implique journalistes professionnels et rédacteur en chef, et occupe presque exclusivement la rubrique *courrier des lecteurs* quotidienne pendant deux semaines consécutives. C'est l'un de ces débats de société, que d'aucuns qualifient d'« émotionnels », qui

apparaît clivant et semble pratiquement insoluble. Cet article vise à en faire une description, évidemment incomplète, et à en relever quelques processus rhétoriques et logiques pour investiguer cette impression de débat insoluble.

En septembre 2020, un cycle d'orientation genevois (Suisse) suscite la polémique en faisant porter aux jeunes filles dont la tenue est jugée inappropriée, un tee-shirt avec l'inscription « j'ai une tenue adéquate ». Fin janvier 2021, une élève d'un collège (lycée) du Canton de Fribourg (Suisse) est convoquée par son professeur parce qu'elle ne porte pas de soutien-gorge. L'événement provoque une réaction de solidarité chez les collégiennes et collégiens, qui manifestent en suspendant des soutien-gorge aux barrières de la cour d'école, affichent des slogans comme « mon corps, mon choix ». Voici un témoignage relayé par la presse :

« Mon prof de classe m'a expliqué qu'à la réunion des professeurs, ils avaient parlé du fait que ma tenue n'était pas adéquate. Il m'a dit que le problème était que je ne porte pas de soutien-gorge. C'est mon corps, il m'appartient et je devrais pouvoir mettre ce que je veux » dit Louise¹, collégienne de 16 ans.

Ces événements font également l'objet d'émissions télévisées et de nombreux postes sur les réseaux sociaux (site internet de la grève des femmes, *stories* sur *instagram*, etc.), où émerge le mot-clef « #balancetonprof »². Ce mot-clef de ralliement encourage de nombreux témoignages d'élèves de plusieurs écoles, qui racontent les propos humiliants et sexistes qu'elles doivent supporter depuis longtemps. Cette vague de témoignages débouche notamment sur une enquête du Ministère publique quant à un éventuel harcèlement sexuel envers plusieurs étudiantes dans une école supérieure du Canton³.

Présenté aux futures enseignantes dans le cadre de leur formation pédagogique⁴, ce débat nous est vite apparu d'une complexité telle, qu'il s'est révélé impossible d'en faire une synthèse, ni d'en faire usage pour prendre position. Cette complexité motive cet article, qui ne permet cependant d'amener que de modestes contributions à l'analyse du débat, et

1 Prénom d'emprunt.

2 Ces termes évoquent, par analogie, la traduction française (*#balancetonporc*) du mouvement de dénonciation du harcèlement sexuel de Hollywood *#metoo*.

3 *La Liberté*, 16 juin 2021, p. 10.

4 Mes remerciements à mes excellentes collègues, Pascal Carron, François Gremion et Céline Panza, qui ont décidé de traiter ce sujet et attiré mon attention sur le débat.

sous un angle bien précis⁵. Au fil des éditions du quotidien, le débat ne semble pas progresser sur le fond, quand bien même la manière de l'aborder – l'*éclairage* (Grize 1996) des contributions dans le *courrier des lecteurs* – semble suivre une logique narrative déterminée, qui n'est pas sans rappeler un processus de *conformisme* tel qu'il est décrit par la psychologie sociale (Moscovici 1972) : après l'exposition de positions à une extrême, puis à l'autre, une espèce de position médiane semble s'esquisser, qui prend le contre-pied des positions extrémistes précédentes, mais sans pour autant amener une résolution sur le fond.

2. Cadre théorique

La notion de « débat émotionnel »

Dans le monde des médias et l'opinion commune, il est coutumier de penser que certains débats dont la complexité et la forte propension à susciter des sentiments intenses, sont inutiles ou insolubles, car ils ne sauraient mener à d'autres issues que le conflit et la violence, au moins verbale. Or, ces « débats émotionnels » prennent une place de plus en plus importante dans le champ social et la communication publique des démocraties. Faut-il vraiment renoncer à s'y intéresser ? Les théories de l'argumentation ne permettent-elles pas d'en expliciter les caractéristiques, de manière à nous fournir des pistes pour tenter de mener la discussion, démêler les points de vue des règles du raisonnement ? S'il ne saurait y avoir de réponses simples à ces « débats émotionnels », faut-il pour autant renoncer à leur trouver une résolution, et se contenter d'un relativisme épistémologique pour lequel « toute opinion se vaut », même celles qui engendrent la haine entre les êtres humains ?

Dans cet article, j'adopterai un double point de vue : l'analyse de processus rhétoriques permettra de relever quelques-unes des manœuvres effectuées par les intervenantes au débat pour obtenir l'adhésion des lecteurs et lectrices, que j'interpréterai ensuite à l'aune de quelques concepts de la psychologie sociale (*conformisme, bouc émissaire, ...*).

Une approche de la rationalité dans le dialogue

Le courant de la nouvelle rhétorique (Perelman & Olbrechts-Tyteca 1958/2000 ; Meyer 1986) avait déjà anticipé cette « crise de la raison » à laquelle nous conduit l'impossibilité de trouver des réponses simples aux problèmes sociétaux d'aujourd'hui, y compris dans les savoirs

5 Je mets volontiers l'ensemble du corpus à disposition des chercheuses intéressées par d'autres analyses.

produits par la science. Ces savoirs sont eux-mêmes *problématiques* de nature, puisque la science est avant tout une entreprise collective de mise en discussion (Morin 1982 ; Fabre, Weil-Barais & Xypas 2014).

Pour la nouvelle rhétorique, l'argumentation n'est rien de moins que ce qui constitue la rationalité même de nos connaissances, car elle est constitutive de la production des savoirs :

Comment voulez-vous qu'une proposition, donc ce qui est vrai, puisse n'être que problématique sans que soit trahie, du même coup, l'essence de la proposition ? On aura bien sûr reconnu dans cette deuxième voie de l'alternative la thèse de Platon. Mais sa critique n'a d'autre validité que celle dont jouit le propositionnalisme, avec son idée correspondante de la vérité. Aristote perpétue le modèle. Et même s'il nous a livré et une théorie de l'argumentation et une théorie de la science, il ne le fait que pour montrer que la positivité de la dialectique réside en ce qu'elle peut servir l'ordre propositionnel de la science. N'oublions pas que Platon avait mélangé le scientifique et l'interrogatif dans sa dialectique, pourtant incompatibles si l'on s'en tient à sa propre conception, ne laissant ainsi à la rhétorique *stricto sensu* que la voie manipulative.

Si l'on récuse le modèle propositionnel, on élimine du même coup l'opprobre platonicien. Le *logos* enraciné dans l'évidence de l'assertabilité universelle a aujourd'hui vécu. La crise de la raison est devenue aussi bien une crise du langage. On sait qu'argumenter, c'est discuter d'une question, d'où les alternatives contradictoires qui définissent la rhétorique. Mais parler équivaut, de manière générale, à répondre et partant, à soulever des questions. Le *logos*, tel qu'il émerge dans la nouvelle rationalité qu'il nous faut instituer, est problématique, et comme tel, destiné à argumenter. L'ontologie a fait aujourd'hui la preuve de son échec : elle a clôturé le *logos* sur le problématique, qui doit pourtant pouvoir se dire de plus en plus, parce que c'est la problématique même de notre *logos* qu'il importe d'affronter et d'exprimer. (Meyer 1986 12).

Grize (1982) propose un modèle pour investiguer cette « problématique même de notre *logos* », qu'il nomme *logique naturelle*. Permettant de décrire le raisonnement élaboré dans des situations réelles à l'aide d'une *schématisation* (une *représentation discursive*), l'argumentation analysée dans cette perspective est ancrée dans une temporalité et une histoire qui lui est spécifique, et dont on ne saurait juger de la pertinence ou de la véracité *en général*, avec une modèle

formel portant sur la véracité de proposition abstraite de leur contexte et du temps.

Je reprendrai donc, pour analyser le corpus étudié, quelques éléments de l'approche de Grize (1996), particulièrement utiles à la mise en évidence « des raisonnements sous-jacents » (1996, 146), que j'ai sélectionnés pour leur utilité pour les questions traitées dans cet article, en particulier :

- Les *configurations* (τ) permettent de rendre compte de liens logiques au sein d'une schématisation, tout en prenant en compte le discours utilisé par les locuteurs. Pour Grize, « une configuration reflète la structure de la représentation que le locuteur donne à voir » (1996, 101). Ainsi, à la relation logique atemporelle « si... alors », notée par exemple « \supset » en logique formelle, l'opération logico-discursive de la logique naturelle de Grize préfère l'usage spécifique d'une locutrice ou locuteur, par exemple dans la phrase « Pars maintenant sinon tu rateras ton train ! », l'opération de *configuration* s'écrit :

τ : (δ) maintenant, que [toi] partir **-sinon** → (δ) – ,
que [toi] rater ton train⁶

- Les trois niveaux définis par Grize pour analyser la distinction entre *convaincre* et *persuader* (Grize 1995), à savoir *recevoir* une schématisation, *l'accepter* ou encore *y adhérer*. Dans les débats « émotionnels », certains points de vue ne sont pas même *reçus* en tant que tel : les interlocuteurs n'entrent pas du tout en matière. Ce refus de même *recevoir* la schématisation se constate, par exemple, pour un point de vue explicitement raciste, qui n'est souvent même pas *reçus* comme une position *possible* dans le débat. La nuance entre *accepter* et *adhérer* est particulièrement utile à l'analyse d'un débat « émotionnel », puisque Grize spécifie justement que « la conviction est de l'ordre de la nécessité logique. Il y a « vaincre » dans convaincre. Persuader, c'est autre chose. (...) S'il y a victoire, c'est celle du cœur. » (1995, 263). Pour Grize, le rôle de la rhétorique (à l'action) « est d'obtenir l'adhésion du destinataire, et non sa simple acceptation » (Grize 1996, 76).
- Le concept d'*éclaircissement* permet de mettre en évidence les manœuvres stratégiques du locuteur pour obtenir cette adhésion,

⁶ L'opération de configuration τ relie deux *détermination* (δ), les opérations correspondant à « pars maintenant » et « tu rateras ton train », que je n'analyse pas dans le détail ici, dans le but de simplifier la présentation.

en particulier « le plus simple découle sans plus du choix de mots qui s'adressent systématiquement aux désirs plus ou moins avoués du destinataire » (Grize 1996, 76). Il s'agit de dire ce que l'autre veut entendre. Au-delà de cette dimension psychologique, certainement importante dans un débat « émotionnel », le choix des mots oriente également l'attention sur *ce qui fait problème* du point de vue du locuteur, et c'est un point sur lequel je centrerai l'analyse pour ce qu'il permet de mettre en évidence.

En effet, il apparaît dans le débat étudié, que *l'éclairage* adopté par les interlocuteurs constitue un moyen d'orienter le débat sur certains aspects plutôt que d'autres, ce que d'autres théories de l'argumentation nomment (en anglais) « issue »⁷ (van Eemeren & Grootendorst 2004). Or, plusieurs travaux (Breux & Perret-Clermont 2014 ; Greco, Mehmeti & Perret-Clermont 2017 ; Greco & De Cock 2021) montrent que l'identification de l'*issue* constitue un défi pour les interlocuteurs, qui n'argumentent pas forcément la même *issue*, et son orientation est parfois un moyen stratégique pour convaincre, comme alternative à la plus traditionnelle réfutation des arguments par la remise en cause de leurs prémisses ou des liens logiques établis. Pour examiner cette question, j'examinerai les classes-objets les plus saillantes dans les schématisations étudiées (voir le tableau 1, annexe 1), dont Nonnon (1996) montre qu'elles peuvent être utiles dans ce but :

Dans ce cas, ce sont les opérations mêmes de description, d'expansion de la notion, de *distinguo*, de paraphrase, qui construisent l'argumentation, sans forcément avoir besoin de connecteurs rhétoriques, puisqu'il ne s'agit, apparemment, que de dire ce qui est : la parataxe jouant d'abord sur les implications lexicales conduit alors plus efficacement à la dénivellation finale. Comme le dit Grize, « on se trouve ainsi en présence d'un type de démarche infrapositionnel », qui est comme le socle de l'argumentation quotidienne, même si dans certains cas, sur la base de ces opérations d'objets, le discours se déploie, en même temps, au niveau rhétorique, comme démonstration, enchaînement de proposition. » (1996, 71).

Ce niveau d'analyse me semble complémentaire de ce que peut mettre en évidence l'examen des *configurations*.

7 Terme très difficile à traduire en français (« sujet de discussion », « ce qui pose problème », etc.) et que j'utiliserai donc en anglais.

Quelques concepts de psychologie sociale

Pour faire le lien entre les processus rhétoriques utilisés et le mouvement social vers l'égalité entre les sexes, communément désigné par la notion de *féminisme*, je ferai référence à des processus sociaux bien connus de la littérature (voir p.ex. Moscovici 1972), de manière à mettre en évidence le lien inextricable entre *l'argumentation* – en tant que processus de construction et communication d'une rationalité – et son contexte social, au sens où des processus sociaux comme le *conformisme* ou la désignation d'un *bouc émissaire*, participent à la construction même d'une rationalité « acceptable » dans le champ d'une société donnée à un moment historique particulier.

Le concept de *conformisme* est particulièrement intéressant, au vu de ce lien, puisque ce processus est considéré par Arendt (1948) comme l'antithèse d'une pensée accomplie : « l'anti-conformisme est la condition sine qua non de l'accomplissement intellectuel » (*idem*, cité par Onfray 2015). Qu'en est-il dans un « débat émotionnel » : les intervenantes utilisent-ils des processus rhétoriques favorisant un simple conformisme ou plutôt le déploiement intellectuel d'une pensée ?

Le *conformisme* se distingue de la simple *normalisation*, volontaire, spontanée, et le plus souvent inconsciente, en tant que soumission à la pression d'un groupe, d'une majorité, non spontanée et malgré les divergences ou réticences de l'individu, quoique volontairement au sens où une contrainte n'est pas directement exercée sur la personne concernée. Ces quelques éléments montrent déjà les liens multiples entre le *conformisme* et *l'argumentation* : alors que la nouvelle rhétorique s'intéresse à la rationalité mise en œuvre dans l'argumentation, la question du *conformisme* comme empêchement d'accomplir (dans le dialogue) une pensée (collective) émerge comme un enjeu majeur de son analyse. En outre, l'introduction du concept de *conformisme* en psychologie sociale est directement lié à l'argumentation, conçue comme le déploiement d'une rationalité dans des échanges discursifs et dans un contexte particulier, en particulier lorsqu'il s'agit de *persuader* plutôt que de *convaincre*, puisqu'il procède d'une analyse du partage des informations au sein d'un groupe social, et de son éventuelle réciprocité, comme outil de description d'une modalité de l'influence sociale et de la résolution de conflit :

Nous savons cependant que certains mécanismes d'influence sont loin de la normalisation : dans le cas de la soumission à la norme majoritaire, il n'y a pas réduction du conflit au « plus petit dénominateur

commun » mais au contraire cristallisation autour de la norme majoritaire. (Moscovici 1972, 236).

Autrement dit, le « débat émotionnel », analysé sous l'angle d'un conflit social entre des opinions divergentes, est à risque d'une résolution par un processus de *conformisme*, qui empêcherait l'identification du « plus petit dénominateur commun ». Les divers types de résolution sociale des conflits ont été mis en évidence dans des travaux ultérieurs de la psychologie sociale (Carugati, De Paolis, Mugny 1981 ; Pérez & Mugny 1993), qui montrent que la résolution peut se faire selon un mode *relationnel*, par complaisance ou par conformisme à l'avis de la majorité, de la personne au plus haut statut, etc. ; ou selon un mode *socio-cognitif*, par confrontation des points de vue divergents, soit en éliminant l'une des positions sur la base d'un rigoureux examen de la qualité de son argumentation, soit en élaborant une synthèse qui dépasse les divergences en les intégrant.

Au vu de ces quelques considérations théoriques, j'examine le corpus extrait du débat d'un quotidien selon ces deux angles :

1. Quels processus rhétoriques sont-ils le plus souvent utilisés par les intervenantes ?
2. Ces processus contribuent-ils à un mode de résolution socio-cognitif du débat, ou à un mode relationnel, notamment en procédant d'une forme de conformisme ?

3. Corpus

Synopsis des événements

En référence à la situation historique du débat dont je reprends ci-dessous des extraits pour l'analyse, voici un synopsis des événements observés :

07.10.2020 Le quotidien *La Liberté* publie un article *Pas de «tee-shirt de la honte» à Fribourg*.

01.02.2021 Les événements au Collège de Gambach paraissent dans le quotidien : reproche des enseignants à une élève de ne pas porter de soutien-gorge, manifestation de solidarité des élèves dans le périmètre du Collège.

Février 2021 Trois enseignants et le directeur d'une école supérieure du Canton sont suspendus de leurs fonctions, suite à l'ouverture d'une enquête pénale par le Ministère publique, en réaction aux témoignages recueillis sur les réseaux sociaux dans le cadre de la polémique.

- 12.04.2021 Le courrier des lecteurs *Aux jeunes filles en fleurs* paraît dans le quotidien.
- 13.04.2021 Manifestation de protestation devant les locaux du quotidien.
- 14.04.2021 L'éditorial du rédacteur en chef et un article couvrant la manifestation paraissent dans le quotidien.
- 15.04.2021 Déprédation à une voiture de service du quotidien (à l'inscription « La Liberté » sur la voiture a été ajoutée un graffiti « du viol »). Le quotidien (Media SA) porte plainte.
- 15-28.04.21 Polémique dans la rubrique *courrier des lecteurs*.
- 08.06.2021 Publication dans le quotidien de la réponse de l'État de Fribourg aux revendications.
- 26.06.2021 Deux des trois enseignants visés par l'enquête du Ministère font l'objet d'une résiliation de leur contrat de travail (procédure de licenciement sujette à opposition et recours). Le directeur, blanchi par l'enquête et suspendu uniquement pour sa responsabilité hiérarchique, annonce sa démission pour avoir perdu la confiance en son employeur (l'Etat).

L'analyse présentée s'inscrit dans une perspective empirique, à visée prioritairement descriptive : l'objectif consiste à montrer les principales schématisations du débat relaté, ses enjeux et processus rhétoriques. À cette description s'ajoutent des interprétations, fondées sur des notions et concepts issus de l'analyse de l'argumentation – notamment pour évaluer la valeur logique et rhétorique des processus décrits – et de la psychologie sociale – pour en discuter les enjeux sociétaux dans le contexte de la lutte militante féministe.

Sélection des traces

Deux principes ont été utilisés pour la sélection des extraits ci-dessous :

1. Les textes majeurs et uniques, comme le premier courrier des lecteurs, qui a lancé le débat, sont reproduits pour permettre de comprendre le cas dans son ensemble ;
2. Parmi les nombreuses contributions au débat, j'ai retenu les plus exemplaires parmi celles dont plusieurs textes reprenaient soit les arguments, soit les autres processus rhétoriques, de manière à fournir des exemples aussi courts que possibles, qui constituent néanmoins une synthèse des diverses interventions au débat.

L'analyse procède en trois mouvements :

- le premier met en évidence l'argumentation centrale à travers l'opération logico-discursive de *configuration*, qui représente la dimension rationnelle du débat ;
- le second aborde divers processus rhétoriques à travers le concept d'*éclairage*, qui ne repose pas forcément sur des liens logico-discursif précis, et permet ainsi d'aborder ce que la langue courante considère « émotionnel » dans un débat ;
- le troisième souligne quelques liens implicites ou explicites, entre les discours analysés et des événements extra-discursifs dont je tenterai de montrer qu'ils exercent également une influence sur le cours du débat, en particulier à travers l'*image* des interlocuteurs (Grize 1996).

4. Analyse

L'argumentation en tant que configuration

Dans cette première partie, je vais tenter de dégager les *configurations* essentielles au débat, dans le but de décrire la divergence des positions argumentatives antagonistes. Comme premier extrait, voici le courrier de lecteurs qui a lancé le débat :

Aux jeunes filles en fleurs

J'en ai assez de ce Covid-19 et je désire malgré lui vous parler du printemps et de ses jolies fleurs, ceci avec un peu d'humour, tout en espérant que cela va vous chasser les (mauvaises) idées. Eh oui, le printemps est là et aussi ses tenues particulières. Il est vrai que même sans mon masque Covid-19, mes lunettes de soleil s'embuent au croisement de ces belles plantes que l'on rencontre au gré de nos promenades.

Je peux dire à gorge déployée que je soutiens Georges lorsqu'il me dit qu'il n'a pas besoin d'aller à Schaffhouse⁸ pour voir une chute de reins. Elle est visible au dos dénudé de cette nymphette, de même que ces genoux faisant des clins d'oeil à travers ses jeans percés et rythmés par sa démarche chaloupée.

Que dire aussi de cette transparence faisant entrevoir des confettis de tissus couvrant à peine vos centres névralgiques et suspendus par quelques ficelles tendues comme des arcs sur vos deux guitares...

8 Ville de Suisse proche des chutes du Rhin, lieu touristique fréquemment visité à la belle saison.

Aussi, je ne peux éviter de penser à cette collégienne de Gambach, pour vous dire, Mesdemoiselles et Mesdames : vous avez eu le courage de la dénonciation, mais arrêtez de déclarer que vous êtes libres de vous habiller comme vous le désirez. Avouez franchement qu'il est plus pertinent de dire : j'ai le droit de me déshabiller comme je veux, même si c'est un poil provocant. [courrier d'un lecteur, *La Liberté*, 12.04.2021, 8]

En me tenant strictement au discours de ce lecteur, je propose la reconstruction suivante de la configuration principale :

τ_1 : (η) \pm me déshabiller comme je veux –**même si**→ (δ) (-, que cela être un poil provoquant)

Néanmoins, dans une théorie dialogique de la communication comme celle de Grize (1996), il convient d'examiner la réplique des opposantes pour comprendre la position argumentative de ce courrier *dans ce débat*. En effet, la perspective pragmatique qui permet de prendre en compte le contexte dans lequel l'argumentation se déploie, inclut dans l'analyse l'interprétation de la schématisation pour en dégager le *sens*, celui-ci étant abordé comme *le sens que prend le discours dans le contexte et pour les intervenantes de la situation*.

Ici, les arguments des manifestantes permettent donc d'éclairer ce qui est perçu comme une *position dans le débat* – qu'ils ou elles qualifient de « sexiste » – alors que du point de vue du locuteur du courrier du 12 avril, au moment de son écriture, il n'y a peut-être ni position ni débat. Voici quelques arguments des manifestantes, qui dénoncent sur leurs pancartes une « culture du viol » (voir figure 1, annexe 2) :

Un corps est juste un corps, pas un objet d'excitation. Mais on a tellement l'habitude de le considérer comme tel lorsqu'il s'agit de celui d'une femme (...)

Cette lettre a provoqué chez moi de la lassitude, du dégoût et de la colère. (...) La presse doit communiquer des informations de manière non sexiste, afin de protéger les personnes socialement minorisées.

[Propos recueillis dans l'article couvrant la manifestation, *La Liberté*, 14.04.2021, 12]

Pour mieux comprendre le lien de ces indignations avec « la culture du viol », je reproduis ci-dessous un extrait de courrier où l'auteure joue avec une inversion du point de vue – ce sont les hommes qui font l'objet d'un regard sexualisant et sexiste – avant d'argumenter les

effets de ce regard en terme de « banalisation » et « fondations de la culture du viol » :

(...) Je peux dire à gorge déployée que je soutiens Fellacie lorsqu'elle me dit qu'elle n'a pas besoin d'aller au parc du Domino pour voir un bon jeu de boules. Elles sont visibles à l'anatomie fort avantageuses de ce satyre, de même que cette perle de sudation, comme une larme de rosée au bout d'une asperge fraîchement arrachée à la terre, faisant un clin d'oeil à travers le tissu de ce short qui se tend et se détend à chaque foulée de notre Adonis.

(...) il ne sera question pour nous d'aucun répit, tant qu'il y aura des apprentis rhapsodes pour romantiser ce que nous considérons comme les fondations de la culture du viol et, derrière cette banalisation, le mépris de celles qui sont tellement plus qu'un corps, qui s'appellent des femmes » [extraits du courrier d'une lectrice, *La Liberté*, 15.04.2021, 8]

Selon ces propos, la configuration (implicite) du courrier du 12 avril pourrait être reformulée *du point de vue des manifestantes*, en ajoutant une implicature (notée « -- → ») extra-discursive⁹ :

$\tau_2 : (\eta) \quad \text{--même si--} \rightarrow (\delta) \quad) \quad \text{--} \rightarrow \text{|culture du viol|}$

Ainsi, l'argumentation des manifestantes procède par réinterprétation du sens (prétendument) caché du courrier du 12 avril, sens caché que le processus d'inversion des points de vue devrait révéler. Sur le plan de l'analyse rhétorique, le processus d'inversion relevé est intéressant à plusieurs titres. Premièrement, il permet de schématiser l'effet d'un changement de point de vue – il vise à provoquer une décentration chez le lecteur ou la lectrice. Deuxièmement, il est utilisé à de nombreuses reprises par les lecteurs et lectrices. Par exemple, dans l'extrait ci-dessous l'inversion oppose la beauté (problématique) de la femme (plus ou moins) dénudée, schématisée par le courrier du 12 avril, à la laideur (problématique) de l'homme (plus ou moins) dénudé :

(...) Ou alors porter votre regard sur la gent masculine, qui elle aussi sait nous gratifier de quelques spécimens pas piqués des vers, imposant au regard des passants de ventripotentes bedaines à peine dissimulées

9 Celle-ci est indiquée entre barres verticales comme une *notion primitive* (Grize 1996), pour représenter ce que les manifestantes désignent par « la culture du viol », et qui comprend non seulement des discours, mais aussi des actes.

par des marceles de plagistes d'où s'échappe une pilosité ogresque. Tout un poème. [extraits du courrier d'un lecteur, *La Liberté*, 15.04.2021, 8]

Il faut s'en remettre aux contributions sur les réseaux sociaux pour trouver une énonciation et un contre-argument direct aux *configurations* de la position « sexiste » et de la schématisation des opposantes, car aucun texte du *courrier des lecteurs* n'entreprend ce travail :

Le viol existait déjà dans les années 1950, quand les femmes portaient des jupes plissées longues jusqu'en dessous du genou. Le viol existait déjà dans les années 1800, lorsque les femmes portaient des jupons et plusieurs couches d'habit en dessous. Le viol n'a rien à voir avec la mode, mais tout avec les violeurs. [Image postée sur la *story* « ClémentGumyGate » du site *Instagram* de l'association *Mille Sept Sans*]

Cet extrait présente une réfutation de la configuration sexiste¹⁰ (τ_2), attribuée au courrier du 12 avril, qui peut être présentée selon le *schéma argumentatif minimal* (Plantin 1996, 23) :

Loi de passage : Si les tenues provocantes causent les viols, alors les viols sont apparus en même temps que les tenues provocantes au cours de l'histoire.

Données : Le viol existait déjà dans les années 1950, les jupes étaient plissées et longues.
Le viol existait déjà en 1800, les jupons étaient doublés de plusieurs couches.

Conclusion : Les tenues provocantes ne causent pas les viols.

Si cette réfutation est probablement l'argumentation la plus serrée – et ainsi la plus *convaincante* – de tout le débat, il convient de faire une remarque : le courrier du 12 avril n'opère pas la configuration τ_2 qui lui est attribuée par les manifestantes, mais schématise une reformulation du *droit des femmes de s'habiller comme elles le souhaitent en droit des femmes de se déshabiller comme elles le souhaitent*. L'adhésion de l'auteur du courrier à cette configuration τ_2 est peut-être néanmoins implicite, mais la schématisation ne mentionne pas l'objet de discours {viol}, et se contente d'évoquer l'excitation sexuelle de l'homme, sous couvert d'humour ou de poésie.

¹⁰ Plus précisément, la réfutation porte sur l'implicature qui conduit de la tenue provocante aux violences sexuelles.

Ce regard « sexualisant » fait néanmoins déjà l'objet de l'indignation féministe, puisque l'un des courriers cités ci-dessus reproche justement à « des apprentis rhapsodes » de « romantiser ce que nous considérons comme les fondations de la culture du viol ». Du regard sexualisant au {viol}, il y a un pas que les unes franchissent dans leur courrier sans même le dire, alors que d'autres font la différence plus ou moins explicitement :

Pour ma part, je prends toujours plaisir, malgré mon âge, à déshabiller du regard un bel homme, sans intention pour autant de le violer. [extrait du courrier d'une lectrice, *La Liberté*, 26.04.2021, 8]

Au fil du débat, l'élaboration des *classes-objets* (Grize, 1996) permet des glissements de sens sans explicitement énoncer le changement, par exemple dans l'extrait ci-dessous, où {rhapsodie} devient {appel au viol} :

De tels propos, aussi navrants, parus dans un journal auquel nous sommes abonnés depuis bientôt trente ans, posent la question suivante : jusqu'où les médias, sous couvert de « liberté » d'expression, que nous défendons lorsque ce ne sont pas des appels à la haine, au racisme ou au viol, sont-ils capables d'aller pour élargir leur lectorat ? [extrait du courrier d'une lectrice et d'un lecteur, *La Liberté*, 15.04.2021, 8]

Dans cette argumentation, le courrier de lecteur du 12 avril est considéré, ni plus ni moins, comme un « appel au viol », mais ce lien n'est pas explicitement *déterminé* dans la schématisation : il repose sur une inférence lors de la lecture, *via* le refus implicite des auteurs d'accorder la « liberté d'expression » dans ce cas, d'une part, et la liste des cas pour lesquels cette liberté est refusée, d'autre part. Le retournement opéré par ce processus rhétorique déplace la responsabilité sociétale du viol, de la mode (ou du *déshabillage*) incriminé par le courrier du 12, au discours même de ce même courrier, qui en devient la cause¹¹.

Cela permet une inversion de la charge de « poser problème » dans l'ensemble du débat, à l'aide un *éclairage* nouveau qui fait des

11 Ce renversement repose sur des prémisses implicites, développées dans des ouvrages savants qui analysent ces phénomènes, notamment celle d'une analyse sur les effets de la banalisation des discours sexistes. Le but de cet article étant de présenter le débat des lecteurs et lectrices, et non de trancher sur le fond, je ne produis pas cette analyse ici ni, évidemment, ne prend parti en tant que chercheur, quelles que soient mes opinions personnelles.

propos du courrier du 12 le problème (*l'issue*), en lieu et place des tenues plus ou moins « déshabillées » qui faisaient l'objet de la polémique du collègue au mois de février : l'usage obligatoire ou non de soutien-gorge. Ce processus rhétorique conduit également à renverser l'attribution de la responsabilité des agressions sexuelles *en général* : si, dans l'argumentaire sexiste classique, c'est la provocation d'une tenue trop légère de la femme qui est considérée comme la cause, la responsabilité est inversée par le changement d'*éclairage*, qui schématise le regard sexualisant porté sur le corps de la femme et sa « banalisation », qui deviennent la cause des agressions sexuelles. Ce renversement de la charge de « ce qui fait problème (*l'issue*) constitue ainsi un processus rhétorique puissant, notamment parce qu'il permet de ne pas entrer dans un examen rigoureux et détaillé des thèses et des arguments défendus par les unes et les autres. ; il devient d'ailleurs la manœuvre la plus utilisée des interventions subséquentes au débat du *courrier des lecteurs*, où personne n'interpelle plus les liens logico-discursifs particuliers des configuration τ_1 ou τ_2 .

La prochaine section fournit plusieurs exemples de changement d'*éclairage*, opérés dans les courriers des lecteurs et lectrices.

L'argumentation en tant que choix d'un éclairage

Le dernier extrait cité à la section précédente passe par la notion de « liberté d'expression » pour suggérer que le courrier du 12 est un « appel au viol ». Pourquoi cette configuration complexe ? La prise de position du rédacteur en chef, publiée la veille, permet de comprendre que les auteurs *acceptent* cette position dans le débat, mais sans y *adhérer*. En voici les extraits les plus importants :

Une lettre de lecteur publiée dans notre page Forum de lundi a déclenché sur les réseaux sociaux des centaines de réactions indignées. (...) Des collectifs y ont vu une « banalisation de la culture du viol ». (...) À toutes ces personnes qui ont été choquées par les propos de ce lecteur, j'adresse ici mes profonds regrets. (...) Avec le recul, je l'admets, nous n'aurions pas dû publier cette lettre.

Pour autant, il est faux d'accuser notre journal de banaliser la culture du viol ou, comme l'ont écrit certains internautes, de faire l'apologie de la pédophilie. *La Liberté* condamne les violences faites aux femmes ainsi que les abus sur les enfants, sans ambiguïté. Elle continuera en outre de défendre la liberté d'expression, celle de ses journalistes et celle de ses lecteurs. [Extraits de l'éditorial, *La Liberté*, 14.04.2021, 1]

Le rédacteur en chef du quotidien utilise le processus rhétorique que j'ai identifié comme étant le plus utilisé : il construit sa prise de position autour d'un nouvel *éclairage* qui déplace l'attention ailleurs, et précisément sur « la liberté d'expression ». Ce qui *fait problème* (*l'issue*) n'est plus lié aux configurations τ_1 et τ_2 – c'est-à-dire au fond du débat – mais à ce qu'il est permis ou non de publier. Ce processus est d'autant plus efficace, ici, qu'il fait référence à un principe – la *liberté d'expression* – auquel toutes et tous sont censés *adhérer*, puisqu'il constitue une *norme sociale*. Le *conformisme* est ainsi invoqué en soutien à cette argumentation, et la difficulté des opposantes à y résister apparaît au subterfuge auquel ils sont réduits : mettre des guillemets à *liberté* pour tenter de communiquer que leur définition de la « liberté d'expression » n'est pas la même que celle du rédacteur en chef.

Même si cela ne suffit pas à rendre compte de l'éclairage d'une schématisation, qui comprend des éléments de style, de genre littéraire, etc., une représentation très synthétique de la diversité des sujets (des *issue*) du débat est fournie dans le tableau 1 (voir annexe 1) en indiquant les *objets de discours* sur lesquels ces courriers dirigent l'attention. Ici, j'examine plus en détail quelques-uns de ces changements d'éclairage opérés au cours du débat, et la manière dont ils sont réinterprétés par les autres lecteurs et lectrices.

Dans l'exemple ci-dessous, à partir d'une imitation du prétexte au courrier du 12 avril (la lassitude au Covid-19), le changement d'éclairage s'opère en adoptant une communication non-violente (l'auteure s'exprime en « je ») qui réorientation *l'issue* sur ses propres sentiments à des occasions en lien avec le débat, mettant ainsi en abîme le regard sexualisant et la menace qui en découle, qui prennent ainsi le statut de « ce qui fait problème » :

J'en ai également assez de ce Covid-19, des diverses restrictions ainsi que de cette insécurité qui règne. Cependant, j'en ai surtout assez qu'en 2021 une femme ne puisse s'habiller comme elle le désire. J'en ai assez des regards lorsque mon haut n'est pas forcément à col roulé et que mes chaussures ne sont pas forcément plates. J'en ai assez de ces personnes croyant qu'il leur est permis de siffler en ne me considérant pas comme un être humain. J'en ai assez d'avoir peur en rentrant seule tard le soir. (...) [extrait du courrier d'une lectrice, *La Liberté*, 15.04.2021, 8]

Ce changement d'éclairage est néanmoins perçu par d'autres comme stigmatisant : c'est comme si le processus rhétorique consistant à schématiser « les regards », « ces personnes croyant qu'il leur est permis

de siffler » comme les problèmes (au sens argumentatif de l'*issue*) impliquait, pour cette lectrice, que l'auteure souhaite les rejeter, voire les éliminer. C'est peut-être le cas. Toujours est-il que la communication non violente du point de vue de l'auteure, est perçue comme une « montée de haine » du point de vue d'une lectrice :

(...) Le contenu dudit courrier était absolument inconvenant mais personnel. Je ne connais pas l'auteur qui n'a assurément pas suivi l'évolution de la société et vit au siècle passé. Ceci ne justifie pas cette montée de haine ni que ce texte ait été réécrit par les protestataires. (...) Il est erroné de croire qu'il suffit de vociférer des propos amers et dénonciateurs et de convoquer la presse à une manifestation pour s'assurer de l'adhésion de la population à telle ou telle démarche. Je fais partie des personnes dépitées qui ont observé ces événements. [extraits du courrier d'une lectrice, *La Liberté*, 15.04.2021, 8]

Dans cet extrait, la lectrice procède elle-même à un changement d'éclairage, qui déplace l'*issue* vers l'efficacité de l'indignation féministe : « Il est erroné de croire qu'il suffit de vociférer des propos amers et dénonciateurs (...) pour s'assurer de l'adhésion de la population... ». Du point de vue de la forme, cet éclairage est intéressant en ce qu'il propose une méta-communication, portant sur la manière de porter le message féministe. Sur le fond, l'argument n'est guère convaincant, puisqu'il revient à un raisonnement fallacieux que je reformulerais : « *puisque votre argumentation ne suscite pas l'adhésion, vous avez tort* ». Par contre, le changement d'éclairage peut être *persuasif* en ce qu'il focalise l'attention sur les *effets* des critiques et indignations féministes plutôt que sur leur contenu, une opération rhétorique qui s'apparente au détournement de l'attention qu'effectuent les magiciens de spectacle.

Dans la même veine, l'extrait suivant déplace l'éclairage sur le fait de parler de ses opinions ou de n'y penser que tout seul dans sa tête :

Ne nous trompons pas de combat. Avez-vous fait l'expérience de penser une chose dans votre tête ? Tant que cela reste une idée, c'est d'une évidence incontestable : vous détenez la vérité. Puis vous la mettez en mots, débattiez, échangez et cette certitude se fissure. Parfois même, vous changez d'avis. La liberté d'expression est une chance inestimable ! Ne la gâchons pas par une stupide chasse aux sorcières et par la censure. (...) [extrait du courrier d'une lectrice, *La Liberté*, 23.04.2021, 8]

Cette lectrice schématise néanmoins un problème (une *issue*) sans prendre position dans le débat, puisqu'elle regrette autant la censure à laquelle pourrait conduire l'indignation féministe, que la « chasse aux sorcières » des tenants de la position opposée. D'autres courriers adoptent une méta-communication, mais en vue d'une prise de position ferme dans le débat, dont les extraits suivants sont particulièrement clairs :

Moi aussi, je suis choquée ! Choquée par les réactions outrancières à la lettre de M. X¹². Ce texte est drôle, ironique, sans méchanceté, mais l'humour semble un concept inconnu de nos ayatollahs de la morale (tiens, le terme n'existe pas au féminin, pourtant il devrait). Mais derrière cette tempête dans un verre d'eau se profile quelque chose de beaucoup plus grave. (...) Dans les années 1970, on appelait cela du terrorisme intellectuel. (...) La recette est simple. Empêcher par l'intimidation, les vociférations et l'anathème toute expression d'une pensée ou d'une sensibilité divergente mène insidieusement à l'autocensure, en particulier dans les médias, jusqu'à l'imposition d'une pensée unique.

Il serait temps que la fameuse majorité silencieuse, excédée par ces gesticulations, se réveille et se fasse entendre avant que la sphère médiatique toute entière ne soit plus que le fief du politiquement correct et la tribune des fanatiques de tout poil et de toutes obédiences. [extraits du courrier d'une lectrice, *La Liberté*, 15.04.2021, 8]

Dans cette schématisation, l'auteure opère une nouvelle inversion : les « sensibilités » sont désormais du côté du sexisme, plutôt que du côté des femmes. L'éclairage qu'elle construit repose sur la peur des positions extrémistes pour déplacer « ce qui fait problème » (*l'issue*) sur le « terrorisme intellectuel » : un nouvel objet de discours introduit pour regrouper – et rejeter – les schématisations (et les actes) des manifestantes.

Si l'argumentation me paraît peu *convaincante*, en ce qu'elle met ensemble « politiquement correct » et « fanatiques de tout poil » dans une association peu crédible, elle est néanmoins à même de *persuader* en s'appuyant sur un processus de *conformisme*, faisant appel à une « majorité silencieuse » et au « terrorisme intellectuel ». Peu importe, pour qui n'examine pas ces propos avec un esprit critique entraîné, que la « majorité silencieuse » soit auto-déclarée et le « terrorisme intellectuel » un autre nom pour le processus même de *conformisme* qu'utilise l'auteure

12 Tous les courriers ont été anonymisé pour la recherche, indiquant uniquement le genre de l'auteure.

en prétendant représenter la majorité : personne ne souhaite être identifié à une terroriste, ni être marginalisé par la majorité.

De même, nommer les manifestantes ou auteures « fanatiques de tout poil » est un processus rhétorique visant à décrédibiliser le discours tenu par ces auteures. Il en va de même, du côté des opposantes, avec le hashtag « #balancetonprof », qui évoque « #balancetonporc », une invective *ad personam* aux auteurs de violences sexuelles qui seraient « des porcs »¹³. Ces processus visant à construire, via la schématisation, une *image* dégradante voire coupable – que ce soit la jeune fille qui serait trop légèrement vêtue ou le vieil homme qui aurait un regard pervers – font *a fortiori* de ces auteures des sources peu crédibles dans le débat. Ce processus ressemble beaucoup au phénomène de *bouc émissaire* décrit par la psychologie sociale (voir p.ex. : Poliakov 1980) : cette « logique naturelle » consiste à désigner un coupable, dans un raisonnement de causalité simple – d'une cause découle un effet ou un ensemble d'effets – qui fait de l'individu l'origine du problème. Ce mode de raisonnement, largement documenté au fil de l'histoire de l'humanité, laisse implicitement penser que l'élimination de la cause (simple) permet de résoudre le problème, et conduit ainsi souvent à des pratiques violentes comme l'exclusion ou le *lynchage*. Ces pratiques prennent aujourd'hui souvent un sens symbolique, p.ex. avec l'opprobre jetée sur un individu et permettant de le décrédibiliser définitivement, voire de conduire à son rejet du champ social, mais son sens historique de mise à mort au pilori existe encore aujourd'hui à plusieurs endroits dans le monde. Le viol peut également jouer ce rôle d'élimination symbolique d'une personne, en tant que pratique de dépersonnalisation. Ces conséquences possibles d'une forme d'argumentation sur des événements physiques et sociaux tragiques ne va pas sans la réciproque : l'analyse des événements, hors du discours en tant que tel, et de leur influence sur un « débat émotionnel ». En effet, la dimension « émotionnelle » du débat, loin de se limiter aux seules émotions, inclut également la pression d'enjeux concrets (rapports de pouvoir, libertés et privilèges, sécurité physique et psychique, etc.).

Des événements extra-discursifs s'invitent au débat

Nous avons déjà rencontré, au cours de l'analyse des divers éclairages, un effet des événements extra-discursifs sur le débat : à la suite de la déprédation de la voiture du quotidien, dont la photo des graffitis a été publiée par le journal, des courriers de lecteur et lectrices se

13 Plutôt que des personnes en souffrance, manquant d'éducation, de liens sociaux et de relations intimes, p.ex..

permettent de nommer les manifestantes « intégristes » ou « fanatiques », invoquant ainsi la peur des délits que pourraient encore commettre ces personnes. Cet éclairage introduit dans le débat un argument, très courant dans les discours politiques en Suisse : celui qui consiste à ne pas contester la (bonne) cause – ici l'égalité des sexes – mais à contester les moyens utilisés ou exigés pour l'obtenir, qui ne seraient pas les bons :

(...) Une lettre de lecteur a pris une ampleur démesurée, attisé par certains mouvements féministes, allant jusqu'à manifester devant la rédaction, voire souiller des voitures de l'entreprise. Des méthodes à la Trump, qui ne doit sûrement pas être un de leurs exemples. Les extrémistes, de tous bords, font souvent plus de tort que de bien aux idées qu'ils veulent défendre. (...) [extrait du courrier d'un lecteur, *La Liberté*, 28.04.2021, 8]

(...) M. [auteur du courrier du 12], votre billet, un poil humoristique, un poil provocant, un poil réaliste, est courageux dans ces temps où, en raison de certains diktats, plus personne n'ose exprimer un avis autre ou moins tranché que ces intégristes de tout poil qui s'attaquent systématiquement et de manière inqualifiable à toute autre pensée que la leur. Nous espérons que la justice fera son travail. (...) J'en appelle à la majorité silencieuse, il est temps de vous manifester, car notre liberté d'expression et notre démocratie sont en grand danger. [extraits du courrier d'une lectrice, *La Liberté*, 30.04.2021, 8]

Cette argumentation, qui se veut « pragmatique » puisqu'elle repose sur une (soi-disant) analyse de l'efficacité des moyens, conduit le plus souvent dans les faits à un parfait immobilisme : rien ne change, en attendant de trouver les « bons » moyens pour obtenir la finalité – que ses détracteurs ne contredisent pas, évitant ainsi de voir leurs arguments mis en défaut dans une résolution socio-cognitive du débat. Par contre, ils parviennent fréquemment, par cette manœuvre à la fois rhétorique et extra-discursive, à faire échouer la cause dans les faits.

Pour montrer que ce processus rhétorique consiste surtout à éviter de s'intéresser dans le détail au débat, y réfléchir et travailler à la réfutation des arguments de la position antagoniste l'un après l'autre, je reproduis un extrait où le lecteur va jusqu'à inverser – probablement sans s'en rendre compte – le fond du problème (*l'issue* initiale) en attribuant aux « furies féministes » l'intention « de vérifier si nos dames sont suffisamment couvertes » :

Une récente lettre de lecteur a mise en émoi des furies féministes. Ces égéries accusent *La Liberté* de sexisme et d'oppression, pour avoir publié un texte printanier. (...)

Dans quelle société vit-on ? D'un côté on prône la transparence, et l'on voudrait bâillonner nos journaux ? Courage, rédacteurs de *La Liberté* ! Continuez à nous donner la parole, même si nos propos ne sont pas dans l'air du temps. Sur le fond, veut-on mettre au pilori tous les ouvrages qui mettent en scène des dames ? (...) Sur le modèle des pays arabes, pourquoi ne pas instaurer une police des mœurs chargée de vérifier sur nos dames sont suffisamment couvertes sur nos terrasses ? Et demander fermement à nos jeunes filles de recouvrir ce nombril provoquant en public ? [extraits du courrier d'un lecteur, *La Liberté*, 30.04.2021, 8]

En partant des événements extra-discursifs pour intervenir dans le débat, ce lecteur finit par faire un contre-sens dans son intervention au débat.

Un autre événement semble influencer le débat, ces jours-là. Le quotidien couvre une affaire d'accusation de harcèlement sexuel envers un physiothérapeute :

L'avocat du physiothérapeute (...) a regretté que les affaires d'actes d'ordre sexuel deviennent, selon lui, de plus en plus difficilement gérables pour la défense. « Ce n'est plus à l'accusation de prouver les faits, mais au prévenu de démontrer qu'il est innocent d'actes qui ne se sont jamais produits. » Insistant sur les très nombreuses incohérences des déclarations de l'accusatrice, « lâchée » durant l'instruction par l'un de ses témoins-clés (son aide ménagère) qui a certifié n'avoir rien remarqué d'anormal dans le comportement du prévenu, l'avocat a déploré que des accusations « extrêmement graves » aient ainsi été lancées à tort et à travers.

« C'est peut-être dans l'air du temps, mais cela décrédibilise la parole des victimes », a-t-il soutenu. « Cette plainte, c'est la vengeance d'une femme qui voulait que mon client vienne s'occuper de son jardin et plus si affinités. » [*La Liberté*, 15.04.2021, 15]

Le lendemain, le prévenu est acquitté par jugement du tribunal : « la plainte était trop peu crédible », titre le journal, qui met en évidence une citation de la présidente du Tribunal : « pour condamner quelqu'un, il nous faut avoir la conviction de sa culpabilité ». Faut-il vraiment écrire une telle banalité ? Dans le contexte, et du point de vue de la rédaction du journal, il semblerait que oui... L'interférence de cette affaire avec le débat s'observe à diverses reprises, notamment dans un

courrier de lecteur qui se positionne explicitement contre l'idée qu'il s'agirait d'une « question d'époque » :

(...) Il ne s'agit pas de propos qui ne passent plus. Ces propos ne sont jamais passés. Je ne comprenais pas déjà il y a trente ans lorsque Pivot donnait la parole à des personnes qui vantaient leur concupiscence à l'antenne. Ce n'était pas l'époque qui voulait cela, mais des individus qui le permettaient. (...) Nous, hommes et femmes, ensemble, demandons aux médias, aux rédactions de faire des choix et non de laisser faire. Si je paie un abonnement, c'est pour avoir un journal qui me donne des avis contradictoires étayés et non des propos dégradants. [extrait du courrier d'un lecteur, *La Liberté*, 26.04.2021, 8]

Si ce lecteur exige une analyse critique des discours publiés, d'autres signalent des *actes* qui seraient constitutifs de cet « ère du temps », et justifieraient au moins partiellement l'indignation féministe exprimée, ce qui me permet de montrer que du point de vue des lecteurs et lectrices, d'autres événements extra-discursifs s'invitent encore dans le débat :

(...) C'est seulement en parlant avec mes fils, jeunes adultes que j'ai découvert une réalité méconnue par moi jusque-là : presque la totalité de leurs amies sont « harcelées » indépendamment de leur tenue et pas respectées lors de sorties nocturnes. C'est inquiétant. Elles subissent des choses qu'on n'a pas subies nous, les femmes de mon âge. (...) C'est vraiment nécessaire qu'on écoute ce que ces jeunes femmes ont à nous dire et on comprendra le pourquoi de leur réaction à la lettre de M. [auteur du courrier du 12]. Encore faut-il qu'elles trouvent les mots corrects et la façon adéquate d'exprimer ce qu'elles vivent pour que leur message soit vraiment entendu. (...) [extraits du courrier d'une lectrice, *La Liberté*, 28.04.2021, 8]

5. Conclusion

L'ensemble de ce débat du *courrier des lecteurs* d'un quotidien, montre que sans une coordination fine des arguments, une logique narrative s'installe au fil des interventions : après avoir « tout entendu », le lecteur moyen choisi une position « normale », à mi-chemin entre les positions extrêmes, qui s'ancre sur une rationalité sociale (un *conformisme*) qui sacrifie l'exigence intellectuelle qui consisterait, ici, à opposer précisément arguments et contre-arguments pour en évaluer les liens logiques et factuels. Au lieu de cela, on assiste au fil des jours à

l'émergence d'une sorte de « paix sociale » - qui s'organise autour de l'auto-déclarée « majorité silencieuse » - et construit une résolution *relationnelle* du conflit. La dimension « émotionnelle » du débat ne saurait, cependant, se résumer à des *éclairages* différents : nombre d'interventions utilisent également *l'image des interlocuteurs*, avec un argument de type *ad personam*. Le risque d'être identifié à un « intégriste de tout poil » ou à un « terroriste intellectuel », peut dissuader de même prendre la plume pour contribuer au *courrier des lecteurs*. Autrement dit, le processus rhétorique vise à ne même plus *recevoir* certains points de vue dans le débat, ceux des « extrémistes ». Ironiquement, ce processus est utilisé par l'auteure même qui introduit dans le débat le « terrorisme intellectuel »...

Dans un débat de société comme celui que nous avons analysé ici, le mode *relationnel* risque de se terminer dans une sorte de « circuler, il n'y a rien à voir ». Autrement dit, la complaisance ou la tentation conformiste de la « majorité silencieuse » conduit, sur le plan épistémologique, à une forme de *relativisme* (Bruner 1991) : toutes les opinions s'expriment – ce que garantit le principe de *liberté d'expression* – et se valent toutes. Rien n'y personne ne peut se permettre de trancher le débat. Or, les intervenantes adoptant cette posture épistémologique endosse, *de facto*, la responsabilité d'une position consistant à faire comme si « tout va bien » : le refus ou l'abandon de penser, de dialoguer, de démêler les arguments pertinents des fallacieux, de l'exigence intellectuelle consistant à montrer la mauvaise foi là où elle se cache, bref, le confort de croire qu'il suffit de se contenter d'éviter les extrémismes de toutes sortes, rend non seulement vaine et inefficace la revendication féministe en conduisant à un *statu quo*, mais renforce également le *conformisme* lui-même, en tant qu'habitude sociale d'une société à un moment historique particulier. En effet, s'en remettre à la « majorité silencieuse » n'est rien d'autre qu'un abandon de l'argumentation au profit d'une obéissance à la majorité, le confort de ne pas réfléchir ni examiner rigoureusement les arguments des autres.

C'est précisément le choix effectué par les autorités politiques, dans le débat étudié. Voici la réponse du Conseil d'Etat à la polémique des soutien-gorge au collègue précité :

« il ne s'agit pas, pour les écoles ni pour le corps enseignant, de stigmatiser, d'humilier ou de sexualiser les élèves (...) Il s'agit surtout de développer leur capacité à s'adapter de façon adéquate aux divers contextes de l'existence. (...) Il faut également admettre qu'il n'est pas toujours possible pour les élèves de s'habiller comme ils le souhaitent

dans le cadre scolaire. C'est une question de respect, ce n'est pas du sexisme. » [citations de la réponse du Conseil d'État, *La Liberté*, 8 juin 2021, 10]

Si le choix des termes (« s'adapter », « respect ») est prudent et respecte (en apparence) les valeurs de la société suisse actuelle, la formule finale est sans équivoque : affirmer « c'est une question de respect, ce n'est pas du sexisme » opère un changement d'éclairage qui évacue la question de fond par un simple énoncé performatif (« ce n'est pas du sexisme »), pour n'en faire qu'une question d'obéissance aux enseignantes, à l'institution et, bien entendu, à l'État, que représentent justement les énonciateurs et énonciatrices du message. Or, sur le plan de la rationalité qu'opère ce discours, qui peut se contenter d'un argument qui établit que n'est « sexisme » que ce que le Conseil d'État considère comme tel ? Avec un tel appel au *conformisme*, le débat ne peut guère conduire à quelque solution créative ou même à une quelconque évolution des représentations au sein de l'institution scolaire. Renforcer ainsi le *conformisme* conduit à radicaliser encore les minorités militantes ; bref, le risque d'augmenter les pratiques de lynchages (symboliques) de part et d'autre du débat.

Pour faire profiter l'institution scolaire et les personnes impliquées du potentiel de rationalité émergeant du débat, il eût fallu au moins organisé des assemblées, travailler dans le détail aux arguments et positions et produire de nouvelles normes sociales dans un processus de résolution socio-cognitive.

6. Épilogue

Le veille des dernières interventions au débat (*La Liberté*, 29.04.2021), le quotidien publie un article sur une fresque de 1531 découverte par surprise lors de la rénovation de l'Hôtel cantonal de Fribourg : celle-ci représente l'histoire de *Suzanne aux bains*, épisode de l'Ancien Testament qui raconte que la jeune baigneuse refuse les avances de deux gérontes qui, pour se venger, la dénoncent pour adultère. Suzanne est condamnée à mort sur le témoignage des gérontes, et c'est l'intervention du prophète Daniel qui permet de prouver l'innocence de la jeune femme et la lapidation des deux menteurs.

Les ressemblances ne manquent pas, entre cette ancienne histoire et les courriers de lectrices et lecteurs analysés : le lynchage, verbal et même physique en fin d'épisode, se trouve également des deux côtés, et la rhétorique ignoble des gérontes consiste précisément à cette inversion de

la charge de *faire problème* : il fait accuser la jeune femme précisément de ce qu'elle leur a refusé...

Références

- BRUNER, J. (1991). *Car la culture donne forme à l'esprit : de la révolution cognitive à la psychologie culturelle*. Paris: Eshel.
- FABRE, M., WEIL-BARAIS, A. & XYPAS, C. (Eds.). 2014. *Les problèmes complexes flous en éducation*. Bruxelles : De Boeck.
- GRECO S., De COCK B. 2021. « Argumentative misalignments in the controversy surrounding fashion sustainability ». *Journal of Pragmatic*, 174: 55-67.
- GRECO, S., MEHMETI, T., & PERRET-CLERMONT, A. N. 2017. « Do adult-children dialogical interactions leave space for a full development of argumentation? A case study ». *Journal of Argumentation in Context*, 6 (2) :193-219.
- MEYER, M. (Ed.) 1986. *De la métaphysique à la rhétorique*. Bruxelles: Éditions de l'Université de Bruxelles.
- MORIN, E. (, 1982/1990). *Science avec conscience*. Paris: Librairie Arthème Fayard & Editions du Seuil.
- MOSCOVICI, S. (Ed.) 1972. *Introduction à la psychologie sociale*. Paris: Librairie Larousse.
- CARUGATI, F.; De PAOLIS, P. & MUGNY, G. 1981. « Conflit de centrations et progrès cognitif. III : régulations cognitives et relationnelles du conflit socio-cognitif ». *Bulletin de psychologie*, 34 : 843-852.
- PÉREZ, J. A. & MUGNY, G. 1993. *Influences sociales: la théorie de l'élaboration du conflit*. Neuchâtel, Paris: Delachaux et Niestlé.
- PLANTIN, C. 1996. *L'argumentation*. Paris: Seuil.
- POLIAKOV, L. 1980. *La causalité diabolique*. Paris: Editions Calmann-Lévy.
- ONFRAY, M. 2015. *Contre-histoire de la philosophie*, 23, disque 5, #4.
- van EEMEREN, F.H., & R. GROOTENDORST. 2004. *A systematic theory of argumentation: The pragma-dialectical approach*. Cambridge: Cambridge University Press.

Annexe 1

Tableau 1. Les objets de discours constituant l'*issue* principale du débat, selon leurs auteur·e·s.

Date	Principales <i>classes-objets</i> (une par courrier), des schématisations des lecteurs et lectrices
12.04	{jeunes filles en fleurs, tenues particulières, belles plantes, chute de reins, dos dénudé de cette nymphette, genoux faisant des clins d'œil à travers ses jeans percés et rythmés par sa démarche chaloupée, cette transparence faisant entrevoir des confettis de tissus couvrant à peine vos centres névralgiques et suspendus par quelques ficelles tendues comme des arcs sur vos deux guitares, un poil provoquant} ¹⁴
15.04	{mépris, banalisation, culture du viol} {regards déplacés} {évolution de la société actuelle} {propos navrants, canular, appel à la haine au racisme ou au viol} {texte, échec, expression libidineuse, irrespectueux et indigne envers les femmes} {votre opinion sexualisante et perverse, un texte réduisant les (jeunes) femmes à leur « chute de reins » et à leurs genoux}
16.04	{cascade de réactions, celle de demander à La Liberté tout d'abord des excuses et ensuite de mieux contrôler ses publications, la légalité des propos, ce qui est publié dans le courrier des lecteurs, des arguments présentés, faux, incohérents, mensongers, mon opinion, un débat} {réactions outrancières, tempête dans un verre d'eau, l'intimidation, les vociférations, l'anathème, imposition d'une pensée unique, gesticulations, fief du politiquement correct, tribune des fanatiques de tout poil et de toutes obédiences} {piège de la censure} {vrais combats féministes épuisés, vaines querelles du prêt-à-penser de la normalité de l'uniformisation de la société que méprisaient Antigone Louise Michel Marie Curie etc} {montée de haine injustifiable, édification en pleine conscience d'une escalade de violences verbale, reproches exprimés avec véhémence, crise de colère, éclatante démonstration de leur capacité à générer la haine, tant de vocifération de violence de dérive et de pure haine exprimées, un total exutoire, des propos amers et dénonciateurs} {polémique totalement disproportionnée}

14 La reconstruction de cette classe-objet met en évidence le processus rhétorique de ce courrier, qui parvient à identifier les « jeunes filles » à leur corps et même à leurs « tenues » à l'aide d'une classe-objet indifférenciée : c'est précisément ce que lui reprochent plusieurs courriers par la suite, exigeant une différenciation entre la personne, son corps, et ses habits (au moins trois classes-objets distinctes).

Date	Principales <i>classes-objets</i> (une par courrier), des schématisations des lecteurs et lectrices
22.04	<p>{un vrai débat sur cette problématique et celle de la liberté de disposer de son corps}</p> <p>{ce grand moment de solitude avec M. [auteur du courrier du 12], notre mâle naïveté}</p> <p>{sexualisation du corps, le corps des femmes, des objets, des « choses »}</p> <p>{le doux parfum enivrant des charmantes demoiselles enjambant à douce allure les pavés sous le regard insistant des passants, quoi de plus connu comme sensation, le désir, toutes ces inégalités}</p> <p>{le plus petit soupçon de stratégie séductrice, la séduction et ses stratagèmes, la culture, le merveilleux film de François Truffaut <i>L'homme qui aimait les femmes</i>, la pulsion scopique de ces messieurs de toujours ici comme en tout pays de la planète}</p> <p>{ce courrier, [voulant] se vêtir d'une toilette légère et caustique, plume insipide, assommant et désuet, [pas] drôle}</p>
23.04	<p>{façon de les regarder}</p> <p>{la voix des femmes, ce qu'elles [collégiennes et autres femmes] pensent des regards que vous portez sur leur apparence et des remarques graveleuses que vous prenez la peine de faire publier, le courage de dénoncer de tels comportements}</p> <p>{les réactions « féministes », la réaction engendrée par cela [courrier du 12] l'était plus encore [mal adapté]}</p> <p>{la liberté d'expression, le débat au sein de notre société au détriment de l'invective et du rejet}</p> <p>{du débat, réaction, réactions indignées, mots, expression de notre vision du monde, liberté d'expression, chance inestimable, parole libérée, des fenêtres ou des murs}</p> <p>{quelques solutions, les heures paires aux filles et impaires aux garçons dans l'espace public, solution « technique » : le masque à ceillères pour les mâles de plus de 18 ans, bouchons dans les oreilles, trois Singes de la sagesse}</p>

Date	Principales <i>classes-objets</i> (une par courrier), des schématisations des lecteurs et lectrices
26.04	<p>{ pas de propos qui ne passent plus, propos qui ne sont jamais passés, leur concupiscence à l'antenne, dégoûtant et révoltant, ce que nous ne voulons plus, ce qui nous choque, propos avilissants envers nos femmes et nos filles, des propos qui insultent nos proches, des propos dégradants }</p> <p>{ M. [auteur du courrier du 12], homme ravi du retour du printemps, un homme adulte qui avoue reluquer des femmes dont des mineures, hommes comme vous, les voyeurs }</p> <p>{ féminisme intolérant, contre-vérité, vandalisme, déprédations perpétrés à Bulle sur deux véhicules de notre quotidien en rapport avec la lettre en question, une faute qui n'existe que dans la tête de personnes manipulées, féminise entêté désagréable, cautèles d'un postulant parti féministe }</p> <p>{ rébellion, violence de vos propos, déprédations sur les véhicules de <i>La Liberté</i>, aussi condamnables que le texte maladroit de ce Monsieur, votre logique }</p> <p>{ la pensée libérale dans le sens premier du terme, les idéaux de démocratie de droits de l'homme (et de la femme) d'égalité et de séparation des pouvoirs, cette liberté acquise de haute lutte, <i>La Liberté</i>, ma <i>Liberté</i>, la liberté d'expression, indépendance éditoriale }</p> <p>{ immense majorité des hommes, ni des harceleurs ni des violeurs en puissance, tout à fait d'accord avec les combats féministes }</p> <p>{ cet élan de haine, les agressions, la bien-pensance du moment, contrainte, la décadence, la terreur }</p>
28.04	<p>{ ce que ces jeunes femmes ont à nous dire, les mots corrects et la façon adéquate d'exprimer ce qu'elles vivent, leur message }</p> <p>{ « la culture du viol », la déshumanisation, la désindividualisation, la dépersonnalisation, un discours lubrique et rabaissant, cette lettre qui dégoûte, la pédocriminalité, une banalisation de la « culture du viol » }</p> <p>{ déprédations, menaces envers les rédacteurs du quotidien, réactions outrageantes face à une vieille dame comme <i>La Liberté</i> }</p> <p>{ un tel déferlement de haine de menaces et de violence face à l'auteur de ce texte et à la presse, ce déploiement dévastateur, la véhémence des militants en colère, ces réactions outrancières, la pensée unique, un conformisme à l'ennui }</p> <p>{ nos identités, sexe, nationalité, langue, parfois religion, couleur de la peau, profession, engagement politique et social, choix des loisirs d'amitiés et de sociétés, mélange de tout cela, « nous », « nous les Fribourgeois », « nous les francophones », « nous les Noirs », « nous les musulmans », « nous les autres », des étrangers ou même des concurrents ou des ennemis potentiels, notre identité commune, « nous les êtres humains égaux en droits et devoirs indépendamment de toutes nos différences fondées sur la nation la civilisation la religion ou d'autres particularités secondaires }</p> <p>{ des méthodes à la Trump, plus de tort que de bien aux idées qu'ils veulent défendre, vision défaillante }</p>

Date	Principales <i>classes-objets</i> (une par courrier), des schématisations des lecteurs et lectrices
30.04	{déprédations à deux voitures de <i>La Liberté</i> , relents de pensée unique et de censure de certains propos} {certains diktats, les menaces réelles de ces fanatiques} {des furies féministes, égéries, ces dames parées de slogans, ces activistes qui commettent des déprédations anonymes}

